

SOUVENIRS SUR TOURGUENEFF

Au moment où la Russie et la France combattent ensemble pour la cause de la civilisation, je voudrais évoquer ici la noble figure de l'un des plus célèbres représentants de la littérature russe. Tourgueneff fut un véritable ami de notre pays, qu'il vint habiter immédiatement après la guerre de 1870, et jusqu'à sa mort, prenant ainsi parti contre les vainqueurs. J'espère donc qu'on lira avec quelque intérêt ces souvenirs inédits sur un grand écrivain qui conserva chez nous de solides et fidèles amitiés et qui, — tout en restant profondément russe, — considéra la France comme sa seconde patrie.

En 1872, le salon de M^{me} Viardot était certainement le centre musical le plus intéressant de Paris (1). Parmi les personnalités que l'on y rencontrait, il faut citer tout particulièrement Ivan Tourgueneff qui faisait, à proprement parler, partie de la famille depuis trente ans. J'ai beaucoup connu Tourgueneff : il m'a témoigné une grande affection, et pendant les dix années que durèrent nos relations je le vis très fréquemment. Je voudrais essayer de caractériser l'homme, qui était charmant, et l'écrivain, qui fut éminent.

Tourgueneff (Ivan Serguéïewitch) était né en 1818 à Orel. Ses parents étaient de riches propriétaires. Fils d'un père viveur, qu'il a dépeint dans *Premier Amour*, et d'une mère fantasque, il eut une enfance triste, passée successivement en-

(1) On sait que M^{me} Viardot (Pauline Garcia) était sœur de La Malibran. Musset a raconté avec enthousiasme le premier concert qu'elle donna à Paris en 1838. Elle avait épousé Louis Viardot, critique d'art très distingué. Elle eut une carrière artistique extrêmement brillante, créa le Prophète, Sapho, et reprit Orphée et Alceste avec un immense succès. Elle parlait couramment six langues, dessinait à ravir et composait d'une façon charmante ; élève de Listz et de Chopin, elle jouait remarquablement du piano ; c'était, à tous les points de vue, une artiste géniale.

tre les mains de professeurs français ou allemands, de fräulein, de misses et de mammzell. Le séjour à la campagne lui inculqua l'amour de la nature, qui fut chez lui toujours extrêmement vivace. A quinze ans, il fut envoyé à l'Université de Moscou, puis à celle de Pétersbourg. C'était le moment de l'autocratie absolue : aussi dès qu'il le put, Tourgueneff s'enfuit à Berlin, où il passa trois années. Cette première absence lui rendit l'air de son pays irrespirable ; dès 1847, il commença cette vie nomade qu'il mena toute son existence, ne rentrant en Russie que quelques semaines chaque année, pour arranger ses affaires. En 1852, après avoir publié les *Récits d'un Chasseur*, qui eurent une si grande influence sur la libération des serfs, il eut la malencontreuse idée de revenir en Russie ; il fut mis en prison, puis exilé dans ses terres, à Spask (Gouvernement d'Orel) ; il y resta deux ans. Cet avertissement lui avait suffi : depuis cette époque, il s'occidentalisa de plus en plus et vagabonda à travers l'Europe. Il voulait, disait-il, voir des hommes et des choses, des hommes surtout, et demander aux occidentaux les moyens de régénérer son pays.

La guerre de 1870 lui fit fuir l'Allemagne et il vint habiter en France. Il passait l'hiver à Paris, chez ses amis Viardot, 50, rue de Douai, où il occupait le 3^e étage de l'hôtel, et l'été à Bougival où les Viardot avaient acheté une villa superbe, « les Fresnes ». Tourgueneff s'y était fait bâtir un confortable chalet dans le parc attenant à la villa.

Le salon des Viardot constituait un milieu musical extrêmement brillant. On peut dire qu'il n'était pas un artiste célèbre en Europe qui ne connût M^{me} Viardot et qui ne vint la voir à son passage à Paris. J'y ai vu défiler à peu près toutes les célébrités musicales.

C'est en 1872 que je fis la connaissance de Tourgueneff ; il avait alors 54 ans, mais paraissait beaucoup plus âgé. Son aspect était celui d'un grand vieillard patriarcal ; de longs cheveux blancs et une barbe toute blanche encadraient une figure légèrement colorée. Sous ses sourcils épais, des yeux très bleus, enfoncés profondément dans l'arcade, vous regardaient d'une façon très douce. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de léonin. Au premier abord, il imposait le respect ; mais il vous mettait vite à l'aise, avec une bonne grâce et une simplicité charmantes. Tout son entourage l'adorait.

Dès que je lui fus présenté, il se montra avec moi d'une affabilité particulière qui s'adressait d'abord au soldat que j'étais. On sait qu'il était très observateur. Or, je venais de faire la guerre de 1870 comme sous-officier : j'étais encore sous le coup du souvenir épouvantable que m'avaient laissé les événements auxquels j'avais assisté. Il me mettait souvent sur ce chapitre, et moi de mon côté, sans qu'il eût à me pousser beaucoup, j'en parlais volontiers ; il écoutait attentivement ce que je lui racontais : évidemment, pour un observateur comme lui, les impressions d'un jeune homme, ses aspirations, sa façon d'envisager l'avenir, tout cela devait l'intéresser. J'étais le seul militaire reçu dans l'entourage des Viardot ; or il aimait lui-même beaucoup à traiter les choses de l'armée. Il avait étudié toutes les campagnes de Napoléon dans Thiers et les connaissait à fond ; il m'en parlait fréquemment. Nous avions donc là un terrain d'entente. D'autre part, ma passion pour la musique lui plaisait, ainsi que mon goût pour l'étude des langues vivantes. « Vous devriez bien apprendre le russe », me dit-il un jour. Et comme je le regardais, un peu effrayé à la perspective de me lancer dans l'étude d'une langue qui avait la réputation — méritée — d'être difficile : « Essayez, me dit-il en insistant. Vous en viendrez certainement à bout. « Notre langue est peu connue, elle est très riche ; croyez-m'en, « vous aurez plaisir à la connaître. N'oubliez pas, ajouta-t-il « en matière de conclusion, qu'apprendre une langue nouvelle « c'est acquérir une âme nouvelle. » Et sur ces conseils je me présentai à l'école des Langues Orientales Vivantes, dont le professeur de russe était alors Louis Léger, « l'homme qui connaît le mieux non seulement les langues, mais les dialectes slaves », me disait Tourgueneff. Je pris donc mes inscriptions, et après quatre années d'étude, j'obtins le brevet de drogman. Et c'est alors que Tourgueneff me fit cadeau de la plupart de ses œuvres, que je pus lire et apprécier dans le texte même.

On se le figurait volontiers « plein de bonhomie et d'humour, de naïveté et de simplicité ». Qu'il eût de la simplicité et de la bonhomie, aucun doute n'est possible ; mais il était volontiers railleur, et sa bienveillance, qui était réelle cependant, n'allait pas sans une certaine causticité. Il paraît que, dans sa jeunesse, il avait été très violent ; sur le tard, il s'était

assagi et il m'affirmait que, depuis de longues années, il ne s'était pas mis en colère. Foncièrement bon et charitable, il avait la bourse très facilement ouverte. De cela, bien de ses compatriotes pourraient témoigner ! Rue de Douai, c'était, à certains jours, un défilé ininterrompu de Russes, et Tourgueneff refusait rarement, même s'il sentait qu'on le trompait.

Par sa haute situation dans la littérature, Tourgueneff fut en relations avec la plupart des grands écrivains français.

Je me souviens de l'avoir entendu s'exprimer d'une façon particulièrement sévère sur Victor Hugo. C'était en Angleterre, à Sixmille Bottom, près de Cambridge, chez des amis communs où nous nous étions rencontrés. Le maître de la maison, M. Hall, très francophile, avait créé en 1870 une ambulance en France et avait montré un tel dévouement pour les blessés français que M. Thiers l'avait décoré. C'est chez lui que Tourgueneff, pendant que je m'y trouvais moi-même, était venu chasser. Après dîner, pendant que, suivant la mode anglaise, les dames s'étaient retirées, Tourgueneff nous charmait en nous racontant ses souvenirs. Je ne sais comment il fut amené à nous parler de Victor Hugo ; il jugeait très défavorablement notre grand poète. Il le taxait non seulement d'orgueil insensé (ce qui, à la rigueur, était fort compréhensible), mais encore d'ignorance étroite, ne connaissant aucune langue étrangère et cette lacune ne l'empêchait cependant pas de trancher de façon absolue et sans réplique. A propos de Goethe, Victor Hugo ayant émis un jugement erroné devant Tourgueneff, celui-ci lui fit remarquer que l'ouvrage dont il parlait était non de Goethe, mais de Schiller. A quoi Victor Hugo répondit qu'il n'avait lu ni l'un ni l'autre, mais qu'il les connaissait cependant parfaitement. Il n'y avait qu'à s'incliner.

Parmi les habitués du milieu Viardot, on voyait de temps en temps paraître Flaubert, que Tourgueneff aimait beaucoup, bien qu'ils fussent aussi peu semblables que possible : l'un, discret, doux, fin, distingué ; l'autre d'allure vulgaire, facilement grossier en paroles, avec la voix claironnante, « sous sa moustache de guerrier gaulois », comme disait Maupassant. Flaubert m'agaça tout particulièrement un soir où il y avait réunion musicale : on jouait (je m'en souviens de la façon la plus précise) l'admirable quintette de Schumann. Flaubert passa tout le temps du quintette à tourner autour de la

table de la salle à manger picorant dans les assiettes de petits fours qu'on avait préparés pour le thé. A cette époque j'étais bien convaincu que les gens qui n'aimaient pas la musique manquaient de sentiment. Ah ! on a des opinions tranchées quand on est jeune ! Pour moi, cette indifférence de Flaubert pour l'admirable musique qui se jouait dénotait chez lui un manque absolu de cœur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'expérience de la vie m'a fait changer d'opinion. En effet, j'ai rencontré des gens dénués de tout sentiment quoique sensibles à la musique, et réciproquement. Mon jugement avait à peu près la même valeur que l'opinion émise exprimée par je ne sais quel grand poète, qui disait : « Moi, j'appelle canailles indistinctement tous ceux qui n'aiment pas les vers. » On est bien forcé de reconnaître que si Flaubert n'aimait pas la musique (comme Hugo, Lamartine, Zola et bien d'autres littérateurs), il n'en reste pas moins un très grand écrivain. C'est Flaubert qui avait organisé les fameux dîners littéraires chez Magny, sur lesquels le journal des Goncourt nous a minutieusement renseignés et où se trouvèrent, avec Flaubert et Tourgueneff, Zola, les Goncourt et Daudet.

Cette intimité de Tourgueneff et de Flaubert s'explique, je crois, non par la similitude de leurs goûts littéraires, mais par le même culte de la poésie, la même horreur des Philistins, le même dégoût du mercantilisme des jeunes.

Tourgueneff était également très intime avec Daudet. Il m'en a souvent parlé avec grande admiration. C'est en Russie qu'il avait lu le premier ouvrage de Daudet. Voici dans quelles circonstances :

Il s'était arrêté dans une station où l'on changeait de train. La marchande de journaux de la gare, qui l'avait reconnu, vint lui apporter un volume de Daudet où se trouvait le portrait de l'auteur : elle s'extasiait devant cette figure si fine, si intelligente. Tourgueneff acheta le volume (je crois que c'était le *Petit Chose*) et fut ravi. A son arrivée à Paris, il fit la connaissance de Daudet chez Flaubert et le rencontra ensuite périodiquement aux dîners Magny, puis il fut reçu en intime dans la famille, et, pendant ses absences, lui écrivait les lettres les plus affectueuses.

Aussi, quand, après la mort de Tourgueneff, parurent les souvenirs d'un de ses secrétaires, je ne fus pas peu étonné,

moi qui savais combien il appréciait Daudet, des propos malveillants qui lui étaient prêtés à son égard. Daudet en fut très affecté et s'en plaignit amèrement à la dernière page de *Trente ans de Paris*. J'ai peine à croire à ces dires de Tourgueneff. Comment ! il avait été reçu dans l'intimité du foyer de Daudet, il y avait été traité en ami, et, par derrière, il l'aurait éreinté, le qualifiant de « méridional rusé, de faux bon enfant, de nullité » ! Tout cela est contraire au jugement extrêmement favorable que, personnellement, je lui ai souvent entendu émettre sur Daudet. A mon avis, jamais ces propos (qui, au surplus, ont été fort contestés) n'auraient dû être portés à la connaissance du public. En tous cas, cette malveillance, cette fausseté sont absolument contraires à tout ce que l'on sait du caractère de Tourgueneff, qui était plutôt bienveillant à l'excès.

Chez les Viardot, je rencontrais quelquefois Renan, qui, je crois, était plus lié avec Viardot lui-même qu'avec Tourgueneff. Il venait rarement aux soirées musicales. Qui se serait douté, en voyant ce gros homme, de tenue négligée, aux ongles sales, avec sa grosse tête penchée sur l'épaule mais où brillaient deux petits yeux pétillants d'intelligence, qui se serait douté, dis-je, qu'on avait là devant soi un des plus grands écrivains dont s'honore la littérature française ? Puisque le nom de Renan vient sous ma plume, qu'il me soit permis de narrer une petite anecdote qui ne fut racontée par Edouard Grenier. Edouard Grenier était un poète charmant, qui eut son heure de célébrité : il avait été, naguère, grand ami de Lamartine ; c'est dire qu'il n'était plus de première jeunesse. Ses vers, peu lus aujourd'hui, sont pleins de sentiment et d'une grande pureté d'expression. Grenier ayant publié, chez Lemerre, un volume de vers, s'empressa de le porter à Renan. A quelque temps de là, il rencontra le grand homme et lui demanda s'il avait eu le temps de lire ses poésies. « Parfaitement, répondit Renan, elles sont délicieuses. » — « Alors vous avez lu mon poème *l'Elkovan* ? » — « Certainement. Ah ! quel plaisir vous m'avez procuré ! » — « Mais quel chant vous a particulièrement plu ? » — « Le second chant, dit Renan ; il est superbe ! »

« Or, ajouta Grenier en me racontant cette conversation, le matin du même jour, j'avais retrouvé, sur les quais, le volume

contenant l'*Elkovar* que j'avais offert à Renan avec ma dédicace, et mon volume, intact, n'était même pas coupé! » Fiez-vous donc aux éloges décernés par les grands hommes!

Il faut dire, à la décharge de Renan, qu'en répondant comme il le faisait à un auteur qui lui avait offert ses œuvres, — œuvres qu'il n'avait pas lues, — Renan était animé d'un excellent sentiment. Voici comment il s'en justifie dans ses *Souvenirs d'enfance* : « Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée... je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise... je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir. » Si tout le monde agissait ainsi, la vérité n'y gagnerait certes pas, mais combien les relations ne deviendraient-elles pas plus faciles!

Un jour que Tourgueneff était couché avec un accès de goutte, j'étais allé prendre de ses nouvelles; j'y rencontrai Émile Augier, que je connaissais d'autre part, l'ayant souvent vu à Croissy chez son neveu Paul Déroulède. Au physique, Augier, avec ses larges épaules, son nez à la bourbon, ressemblait d'une façon frappante à François I^{er}. Sa conversation était charmante, pleine d'animation, pétillante d'esprit. En musique, il ne s'entendait guère avec Tourgueneff. « Moi, disait Augier, je raffole de la musique d'Offenbach. Voilà qui est clair, qui est gai, qui est français! Ma compréhension ne va pas au delà. »

Le jour où je le rencontrai chez Tourgueneff, il nous raconta qu'il avait eu une discussion avec un statuaire qui était en train de faire son buste (je crois bien que c'était Schoenewerk); l'artiste tenait absolument à conserver tracé, dans le marbre, d'une grosse verrue qu'Augier avait à la naissance du nez, près de l'œil. « Je me moque bien de la ressemblance, disait Augier avec sa voix mordante qui rappelait étonnamment celle de Got, son ami, « je veux qu'il m'embellisse! » Et Augier lançait contre les artistes, qui veulent imiter la nature et non l'interpréter, ses plus spirituelles saillies.

« Voyez, nous disait-il, le buste de Rotrou qui est au foyer des Français! Quand on le commanda au célèbre Caffieri, près de cent ans après la mort de Rotrou, Caffieri ne possédait aucun document sur Rotrou. Que fit-il? Il avait rencontré dans la rue un superbe débardeur; il s'entendit avec lui, le fit poser: et c'est d'après ce modèle que fut sculpté ce buste qui

est un chef-d'œuvre. Avouez, ajoutait « Augier, en matière de conclusion, que si Rotrou ne ressemblait pas à ce buste, ce qui est probable, eh bien ! Rotrou avait tort ! »

Il est à supposer qu'Augier ne parvint pas à convaincre son sculpteur et n'eut pas gain de cause, car la fameuse verrue existe, et très visible, sur le buste de lui qu'on a érigé devant l'Odéon.

J'ai dit que la conversation de Tourgueneff était infiniment séduisante, bien qu'il n'eût pas l'esprit d'Augier. De ce grand corps d'athlète sortait une voix douce, avec un léger zézaïement. « L'aimable barbare nous charmait, dit Goncourt, par « ce mélange de naïveté et de finesse, la séduction de la race « slave relevée, chez lui, par l'originalité d'un esprit personnel et par un savoir immense et cosmopolite. » Quand il racontait quelque chose, il commençait en hésitant, puis peu à peu sa phrase s'affermissait, se dégageait, s'éclairait comme un brouillard qui se dissiperait, et c'était purement délicieux. Je regrette bien vivement de n'avoir pas conservé la trace de tous les entretiens que j'eus avec lui. Un soir, il nous raconta devant la famille Viardot, un souvenir qui lui revenait d'une partie de chasse en Russie, à la suite de laquelle, il avait dû gagner un hangar abandonné. Après avoir installé le samovar sur le bord de la rivière, il se nourrit de lait, de pain, de pommes de terre cuites sous la cendre ; puis il monta par une échelle sur une énorme meule de foin ; il nous décrivit alors l'enivrement qu'il éprouva à rêver, étendu sur le dos avec, au dessus de lui, le ciel parsemé d'étoiles, tandis qu'il se sentait pénétré d'une chaleur douce et mystérieuse. Ah ! que je voudrais pouvoir rendre la poésie avec laquelle Tourgueneff nous raconta cette chose si simple : c'était exquis. Un autre de ses récits a été noté par moi après qu'il me l'eut fait. Le voici en quelques mots : on va voir combien l'idée est à la fois charmante et ingénieuse.

« Un jour, le Bon Dieu eut l'idée de donner, dans le ciel, une grande soirée. Il invita toutes les Vertus : il en vint de grandes, il en vint de petites. On peut penser si cette réunion fut charmante, puisque la musique la plus harmonieuse était faite par les anges eux-mêmes. Le Seigneur était ravi en voyant combien ses invitées éprouvaient de plaisir. Tout à coup, il aperçut, dans un coin, deux grandes Vertus qui se

regardaient en personnes qui sont complètement étrangères l'une à l'autre. Le Bon Dieu comprit de suite : il alla vers ces Vertus et, prenant chacune d'elles par la main, il les présenta l'une à l'autre : « La Reconnaissance », dit-il pour l'une, « la Bienfaisance », ajouta-t-il pour l'autre. Ces deux grandes Vertus se saluèrent en se regardant avec étonnement. C'était la première fois, depuis que le monde existe — et il y a longtemps, — c'était la première fois que ces Vertus, la Bienfaisance et la Reconnaissance, se rencontraient : et encore avait-il fallu, pour cela, que le Bon Dieu eût l'idée de les réunir au ciel dans une grande soirée. » Cet apologue n'est-il pas vraiment délicieux ?

Tourgueneff n'a jamais fondé de foyer. Le regrettait-il ? je ne le crois pas. J'ai entendu parler d'une fille naturelle, née d'une serve qu'il avait connue en Russie, je ne l'ai jamais vue, et peu de gens la connaissaient. En réalité ; son foyer, il l'avait trouvé dans la famille Viardot, où tout le monde, mari, femme, enfants l'adorait. Littérateur, amateur de peinture, il trouvait dans son vieil ami Viardot à la fois un confrère en littérature et un critique d'art distingué ; grand amateur de musique, il ne pouvait rêver un milieu plus intéressant, puisque tous les membres de la famille étaient artistes, et artistes distingués.

« Dans la famille Viardot, a-t-il écrit, on ne voit pas en moi l'écrivain, mais l'homme... J'y vis tranquille et au chaud. »

Il paraît certain qu'il y était aussi heureux que possible. Son installation était très confortable, et il était très entouré. Un de mes plus charmants souvenirs est celui d'une après-midi que je passai auprès de lui aux Fresnes : Nous nous étions attardés à causer dans le salon du chalet qu'il s'était fait construire. Peu à peu, la nuit était survenue : Tourgueneff pria M^{me} Viardot de se mettre au piano, ce qu'elle fit de bonne grâce. Nous restâmes dans une demi-obscurité, tandis que les fenêtres étaient ouvertes sur le grand parc, où brillait une lune admirable. Sans se lasser, la grande artiste nous joua des nocturnes, des études de Chopin, puis l'admirable sonate de Beethoven, *Clair de lune*, tout cela interprété avec une poésie délicieuse. Nous étions véritablement sous le charme. Ce furent quelques heures inoubliables. On peut penser que, dans un tel milieu, Tourgueneff se consolait

de vivre en France, bien que de temps en temps il exprimât le regret de vivre loin de la Russie (comme Heine loin de l'Allemagne). Et cependant, en France, il intéressait le public par son aspect de grand géant et par son origine russe, les lettrés par son œuvre et par sa science de notre langue qu'il parlait très purement ; enfin, après 1870, on lui était reconnaissant d'avoir pris parti pour nous, alors que ses compatriotes, surtout le gouvernement russe, avaient fêté les victoires allemandes.

Tel était Tourgueneff : âme très fine, cœur très sensible, avec un fond de mélancolie et d'éternelle rêverie ; au total, l'un des hommes les plus séduisants que j'aie rencontrés.

Je voudrais maintenant dire un mot de l'écrivain.

Oui, j'aurai cette audace, msi indigne, de porter un jugement sur Tourgueneff en tant que littérateur. Je voudrais tout au moins essayer.

J'ai dit qu'il m'avait encouragé à étudier la langue russe, et c'est ce qui m'a permis de lire, dans le texte, quelques-uns de ses ouvrages : *Eaux printanières* (*Vechnia Vodi*), *Fumée* (*Dim*), *Pères et Enfants* (*Otzi i dieti*) ; j'en ai lu d'autres dans des traductions : *Premier amour*, *Une nichée de Gentilshommes*, *Récits d'un Chasseur*, *Terres Vierges*.

Je crois connaître à peu près tout ce qu'il a écrit ; il me semble donc que, sans être taxé de témérité, je puis risquer sur mon grand ami un jugement qui, à défaut de compétence, aura du moins le mérite de la sincérité. Ce qui frappe tout d'abord chez le grand écrivain qu'est Tourgueneff, c'est la simplicité, une simplicité charmante ; nulle trace d'affectation ; et cette qualité, elle est constante dans tout son œuvre. D'autre part, s'il lui manque le souffle de Tolstoï ou la profondeur de Dostoïewsky, en revanche, il possède une faculté d'observation et d'analyse psychologique tout à fait remarquables ; assurément ses types d'amoureux et d'amoureuses, de gentilshommes et de moujiks, d'intellectuels et de révolutionnaires se ressemblent beaucoup ; et cependant, comme il les voit et les peint au travers d'un riche tempérament d'artiste, le lecteur ne se lasse pas de les retrouver.

Pour juger Tourgueneff, il ne faut pas perdre de vue que la plupart de ses romans avaient, dans son idée, un but politique ou moral : par eux, il voulait pénétrer dans l'âme russe.

Sans doute, sa résidence à l'étranger semblait lui permettre bien des libertés ; mais pour que ses ouvrages pussent être tolérés et lus en Russie, il n'en était pas moins astreint à beaucoup de ménagements. L'exemple de ses confrères, qui devait l'inciter à la prudence, n'était guère encourageant, il faut bien l'avouer : Radischeff, le premier écrivain qui avait naguère flétri les horreurs de l'esclavage, exilé en Sibérie ; Pouchkine, assassiné ; Herzen, Salikoff, Kropotkine, exilés ; Dostoïewsky, condamné aux mines !

Or Tourgueneff jeune avait, lui aussi, connu la prison : il avait été exilé dans ses terres et placé sous la surveillance de la police. S'il ne fut pas persécuté davantage, c'est qu'il prit le parti de vivre à l'étranger. Jamais, au fond, il ne se consola d'être forcé de rester loin de sa patrie : cette tristesse, il me l'a bien des fois exprimée, quoiqu'il eût trouvé, comme nous l'avons vu, dans la famille Viardot, un foyer aussi charmant qu'intéressant. Chaque année il allait passer quelques semaines dans son domaine, à Spask, dans le Gouvernement d'Orel ; (il m'avait souvent invité à y aller, mais je ne pus jamais, malgré mon vif désir, réaliser ce projet).

Comme écrivain, Tourgueneff est regardé par beaucoup de ses compatriotes comme le plus pur styliste, le premier prosateur classique de la Russie, « celui qui, avec Pouchkine, a le mieux connu les ressources et les richesses de la langue russe ». Il compose, il ordonne son récit avec une sobriété et une mesure parfaites : en quelques traits, il peint un caractère et campe un personnage. Je suis persuadé qu'il eut une grande influence sur Maupassant. Par certains côtés, — la sobriété, la simplicité, — il rappelle notre Mérimée, mais sans sa sécheresse, car Tourgueneff a le don de l'émotion, et dans ses peintures, il possède à la fois la couleur et le dessin. Il est une chose que, dans ses romans, il a mise particulièrement en relief ; c'est le manque de volonté, *l'aboulie* du peuple russe. « Nitchevo » (ça n'est rien, cela ne fait rien) est un des mots par lesquels le Russe conclut le plus fréquemment. On sait que Tourgueneff a créé le type du *Nihiliste* dans le personnage de Bazarow — (*Pères et Enfants*). J'ai assez fréquenté Tourgueneff pour pouvoir affirmer que, tant en politique qu'en religion, il était d'un profond pessimisme, ou, pour mieux dire, d'un fatalisme absolu. Ce sentiment, il l'éprouva dès sa jeu-

nesse. « C'est à Spask, écrivait-il, que j'ai été témoin, tout enfant, de la lutte d'une couleuvre et d'un crapaud qui m'a fait, pour la première fois, douter de la bonne Providence. »

Mais si l'on retrouve, dans ce qu'il a écrit, trace de ce fatalisme désabusé, il s'y mêle partout une tendresse et une sympathie qui donnent à ses romans un charme très grand. Ajoutons à cela qu'il sent et décrit la nature en véritable amoureux. En lisant certaines de ses descriptions, on songe involontairement à Fromentin, dont il possède le charme et la poésie. « Je suis, disait-il, le romantique du réalisme. » En résumé, on peut, il me semble, caractériser l'action de Tourgueneff en disant qu'il porta au servage un coup décisif ; en outre il éveilla, sur bien des points, la conscience de ses compatriotes, qu'il trouvait trop indifférents à son gré. L'art pour l'art était, pour lui, une formule vide de sens. Il écrivait non seulement pour faire œuvre d'artiste, mais aussi pour intéresser, pour émouvoir, surtout pour réformer ; c'est sa préoccupation constante. Mais s'il demande des réformes, il les veut sagement conduites. Dans *une Nichée de Gentilshommes*, Pachnine, brillant et superficiel fonctionnaire, jongle avec les problèmes comme un escamoteur avec ses gobelets. Sa recette est simple : « Imiter l'Europe, lui prendre ses lois : si elles ne conviennent pas au peuple, il s'y fera tout de même : affaire de temps, d'oukazes et de poigne. » A quoi, Lavretzki, son rival, répond en lui montrant le danger des improvisations. « Il ne faut pas rompre la tradition nationale : inclinons-nous devant elle, respectons-la. » Sans cet acte d'humilité, la hardiesse, même contre le mensonge, est impossible. Dans *Fumée*, Livitnoff émet les mêmes idées, qui sont évidemment celles de Tourgueneff. C'était après la guerre de Crimée, au moment où l'opinion réclamait impérieusement des réformes. Cette préoccupation des réformes se rencontre dans la plupart de ses romans et c'est par là que certains d'entre eux constituent des actes véritables. Comment Tourgueneff fut-il apprécié en France et en Russie ? En France, au fond, il ne fut jamais vraiment populaire, et cela se comprend ; une partie de son charme, en effet, réside dans son style, et l'on ne peut l'apprécier qu'en lisant ses romans dans le texte russe.

Toutefois, dans les milieux littéraires, il avait une réputation très grande. « Quel gigantesque bonhomme que ce Scy-

the! » écrivait Flaubert à George Sand. Guizot, Mérimée, Sand, Taine l'admiraient beaucoup. C'est à son sujet que Taine écrivait à Brandès : « On pilerait tous les Allemands dans un mortier qu'on n'en tirerait pas une goutte de sa sève. »

En résumé, en France, Tourgueneff était plus connu que lu, du moins dans le grand public.

En Russie, ses ouvrages eurent un profond retentissement, dû non seulement au talent de l'écrivain, mais encore à la nature des sujets traités. Il serait trop long — quoique bien intéressant — d'étudier les raisons de son influence. Il paraît que certains Russes ont trouvé que si Tourgueneff frappait fort, il frappait quelquefois à côté. Là-dessus, un étranger comme moi ne peut que se récuser. L'âme russe est si complexe ! Je me suis souvent demandé, en lisant Tourgueneff, comment, en Russie, tant de misère et de contradictions pouvaient s'allier à tant de grandeur.

En réalité, Tourgueneff eut, parmi ses compatriotes, beaucoup d'admirateurs, mais aussi beaucoup d'ennemis. A certains points de vue, il se sentait incompris, et il en souffrait. Son roman, *Pères et Enfants*, l'avait brouillé tant avec les vieux qu'avec les jeunes gens : on l'accusa d'avoir fait le jeu des rétrogrades. Seul, ou à peu près, le révolutionnaire Herzen le défendit en expliquant le caractère de Bazarof, le nihiliste. La jeunesse russe lui reprocha de l'avoir peinte à la fois barbare et pervertie. Quoi qu'il en soit il n'allait jamais en Russie sans en revenir tout attristé ; même sa demeure familiale ne l'attirait plus. Un jour, à son retour de voyage, je lui dis que tous ses moujicks devaient être enchantés de le voir, chaque fois qu'il arrivait à Spask. « Je l'espère, me répondit-il tristement ; en tous cas, ils en profitent pour me soutirer jusqu'à mon dernier sou. Les derniers jours, ma maison est envahie par tous les éclopés, mendiants, paresseux des environs. C'est une véritable cour des miracles. » Une année cependant — c'était en 1881, — il revint tout réconforté : il avait été inaugurer la statue de Pouchkine : il fut l'objet d'ovations sans fin, particulièrement de la part de la jeunesse, avec laquelle il avait été longtemps brouillé. Il éprouva cependant presque aussitôt des ennuis, lorsqu'il ouvrit, en Russie, une souscription pour le monument qu'on voulait élever à Flaubert, à Rouen. On lui reprocha de ne pas songer à Gogol, qui

n'avait pas encore sa statue. On l'injuria dans les journaux, ce qui l'affecta vivement.

Tourgueneff avait toujours été d'une complexion délicate, bien qu'il eût l'air d'un colosse. Il était sujet à de fréquents accès de goutte, qui le faisaient beaucoup souffrir. En outre, dès 1880, il commença à ressentir de violentes douleurs dans le dos. « Les médecins, me disait-il, n'y comprennent rien. » On diagnostiqua une angine goutteuse de la poitrine. Il continuait cependant à travailler pendant les répit que lui laissaient les souffrances. Ce fut au milieu de ses tourments, et sur son lit de mort que Tourgueneff écrivit à Tolstoï pour le conjurer de ne pas renoncer aux lettres. Ses douleurs (causées par un cancer à la moelle épinière) devinrent si vives qu'il songeait à se pendre, et qu'il voulait se jeter par la fenêtre. Les derniers mois de sa vie furent une suite de tortures. Il expira enfin, le 3 septembre 1883; il avait 65 ans. Cette mort fut une véritable délivrance. Son corps fut porté à la gare de l'Est, où About et Renan lui dirent un dernier adieu, au nom de la France et de ses écrivains. A Pétersbourg, ses obsèques furent triomphales.

Ses compatriotes lui ont élevé une statue; je suis persuadé que, s'il eût été consulté, il se fût rangé à l'idée d'About, qui proposait de lui élever une simple stèle, surmontée d'une chaîne rompue en souvenir de la part qu'il prit, par ses écrits, à la libération des paysans. « Tout ce que je pourrais désirer pour ma tombe, disait-il, c'est qu'on y gravât ce que mon livre (*les Récits d'un Chasseur*) a fait pour l'émancipation des serfs. »

On rapporte qu'en libérant les serfs, Alexandre II aurait fait dire à Tourgueneff : « *Les Récits d'un Chasseur* ont été pour beaucoup dans ma résolution. » Ces paroles durent lui aller au cœur.

C'est probablement ainsi que la postérité caractérisera son œuvre, son rôle et son influence.

Cher Tourgueneff ! Parmi toutes les personnalités que j'ai rencontrées sur ma route, personne ne m'a laissé un souvenir aussi charmant, aussi profond que vous. Vous étiez à la fois grand et bon : en vous, l'intelligence et le cœur marchaient de pair. Et c'est parce qu'une telle alliance est infiniment rare que je salue votre mémoire avec émotion, gratitude et respect.
